N° 203. — 30e Année | Le numéro 5 cent. | Mercredi 2 Septembre 1914

La Sentinelle

JOURNAL D'INFORMATION ET D'ANNONCES
ORGANE DES SOCIALISTES DU JURA
Paraissant à La Chaux-de-Fonds tous les jours, excepté le dimanche
RÉDACTION TÉLÉPHONE 13.75, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ TÉLÉPHONE 87: RUE DU PARC, 103

ABONNEMENTS

SUISSE		ETRANGER	
Un an	fr. 10.80	Un an	fr. 26.—
Six mois	» 5.40	Six mois	» 13.—
Trois mois	» 2.70	Trois mois	» 6.50
Un mois	» —.90		

ANNONCES
La ligne ou son espace . . . . . 10 cent.
Réclames en troisième page . . . . . 25 »
Petites annonces
Trois insertions . . . . . 75 »

Plus loin et plus haut

Le conflit qui prend l'Europe à la gorge est dû avant tout à la division des Européens en nations, en Etats, qui tous veulent avoir une vie propre, fermée et recherchent leur triomphe économique ou même politique. C'est cette division, ce morcellement, ces oppositions, ces antagonismes intéressés et sans idéal qui nous ont lancés dans l'aventure de la «paix armée» qui constituera aux yeux de l'histoire la duperie la plus effroyable dont aura été victime l'humanité.

La pensée socialiste seule luttait contre cette division, proclamait la fraternité des peuples civilisés, réclamait le rapprochement des nations, l'effacement des frontières qui causaient tant de dangers. Elle disait que la paix ne serait certaine qu'au jour où les peuples auraient formé une confédération agrandie. Elle luttait contre le sophisme dangereux du nationalisme mettant l'intérêt de la civilisation au-dessus de celui de l'Etat ou plutôt prétendant que l'intérêt des peuples exigeant qu'on garantisse la civilisation des atteintes d'une guerre.

C'est cette pensée que les énergumènes du capitalisme, les avocats du militarisme et les valets de la bourgeoisie ont défigurée, combattue avec une passion faite d'aveuglement, d'ignorance et de conservatisme étroit. Sous le prétexte de sauver les patries nos adversaires les ont toutes conduites au désastre, car toutes sortiront ruinées de la crise. Rien ne démontre mieux l'erreur commise et de laquelle il faudra coûte que coûte revenir, que l'assassinat de Jaurès. Un nationaliste voyait en lui l'ennemi de la France. Poussé par une faction demeurée dans l'ombre jusqu'à cette heure, ce défenseur de la France tua le seul homme qui, à cette heure suprême, aurait peut-être pu empêcher si ce n'est le conflit russo-allemand, du moins l'intervention française, soit une invasion allemande nouvelle. Le résultat eut été une diminution de la Russie et peut-être une nouvelle révolution libérale en ce pays de tyrannie. C'est cette œuvre salutaire qu'empêcha le défenseur de la France.

Aujourd'hui que le péril est là, on a fait appel aux meilleures forces du pays et l'une des plus clairvoyantes, la plus clairvoyante peut-être, celle qui était à la fois une étoile de première grandeur au ciel de l'esprit latin et l'un des phares où le peuple allait s'éclairer pour chercher sa route n'est plus là. Un «défenseur de la France» l'a tuée! L'internationaliste Jaurès, après avoir constaté l'impossibilité d'arrêter la guerre, aurait pu donner toutes ses forces à sa deuxième grande affection, à la France. Plus éloquent, plus cultivé, plus respecté que Gambetta il aurait, à l'ultime moment, pu galvaniser le peuple de France comme il aurait pu, à l'heure des comptes, travailler au sauvetage de l'héritage intellectuel et moral des Gaules. Un fou à l'esprit oblitéré par le nationalisme l'a tué et la France court le danger de devoir pleurer cette mort et en payer une trop lourde rançon.

Cette erreur nationaliste n'est pas isolée, elle est le fond même de cette doctrine funeste. Le socialisme doit, plus que jamais, la dénoncer et la combattre parce que c'est elle qui engendre la guerre.

Nos camarades d'Allemagne, dont la presse bourgeoise donne de temps à autre des nouvelles qui valent celles de la «Wolff joyeuse», restent fidèles à cet esprit. Ce n'est pas le triomphe de la nation allemande qu'ils souhaitent, c'est celui des peuples civilisés. Trop bien renseignés sur les mœurs de l'empire des tsars, ils l'excluent de ces peuples-là. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et les petits Etats du nord, du centre et de l'ouest devraient se rapprocher. Personnellement nous allons plus loin en souhaitant que de ce baptême de sang sortira une Europe occidentale démocratique, une Confédération républicaine qui décrètera le désarmement.

Récemment le «Vorwärtz» de Berlin, que le «National» représentait comme menant le combat germanophile, publiait les lignes suivantes:

«En 1866 Bismark facilita à l'Autriche vaincue une alliance qui lui fut favorable. Aujourd'hui il faut de même que le chemin d'une entente entre toutes les grandes nations civilisées reste ouvert. Notre politique ne doit donc entraîner la destruction d'aucune unité nationale ni celle de l'indépendance d'aucune nation. Il ne faut pas que des conquêtes éternisent fatalement l'animosité avec les puissances de l'ouest. Cela permettrait à la Russie, même vaincue, de demeurer le terrible arbitre de l'Europe.

Non, notre ennemi est et reste le tsarisme. Rien n'est plus épouvantable que de penser que nos forces de l'ouest puissent être retenues assez longtemps et assez fortement pour ne pas arriver à temps à une victoire de l'est.

Si l'on ne parvient pas à mettre le tsarisme à terre, les nécessités stratégiques auraient le pas sur les nécessités politiques. Il pourrait alors arriver — et ce fut toujours l'intention des dirigeants — que le résultat final au lieu d'être le groupement des nations civilisées soit une nouvelle Sainte-Alliance (Allemagne, Russie, Autriche, — Réd.) dans laquelle la Russie dominerait. Ce serait alors une orientation de la politique allemande et autrichienne que la guerre devait rendre impossible à jamais.

Cette guerre perdrait toute justification et à ce moment-là le danger atteindrait aussi ceux qui sont restés neutres.

Ce ne serait dès lors que le prélude d'un nouveau et plus terrible conflit.»

On le voit, nos camarades d'Allemagne craignent avant tout un rapprochement de l'impérialisme allemand, autrichen et russe. Ce qu'ils souhaitent c'est une coalition de peuples plus civilisés et en dehors de la pression réactionnaire tsariste.

Il faut le reconnaître, ils se montrent ainsi plus fidèlement attachés au mouvement libéral que la bourgeoisie française devenue la complice de Nicolas II.

Alors que la guerre sévit les socialistes d'Allemagne tournent leurs regards vers leurs camarades de France et d'Angleterre. Séparés par la politique aventureuse des dirigeants, ils restent en communion d'idée avec eux et peut-être verrons-nous les socialistes des trois pays sauver l'Europe de la réaction.

E.-P. G.

A propos de la destruction de Louvain

Lettre ouverte de Romain Rolland à Gehrart Hauptmann

Samedi, 29 août 1914.

Je ne suis pas, Gerhart Hauptmann, de ces Français qui traitent l'Allemagne de barbare. Je connais la grandeur intellectuelle et morale de votre puissante race. Je sais tout ce que je dois aux penseurs de la vieille Allemagne; et encore. à l'heure présente, je me souviens de l'exemple et des paroles de notre Gœthe — il est à l'humanité entière — répudiant toute haine nationale et maintenant son âme calme, à ces hauteurs «où l'on ressent le bonheur ou le malheur des autres peuples comme le sien propre». J'ai travaillé, toute ma vie, à rapprocher les esprits de nos deux nations; et les atrocités de la guerre impie qui les met aux prises, pour la ruine de la civilisation européenne, ne m'amèneront jamais à souiller de haine mon esprit.

Quelques raisons que j'aie donc de souffrir aujourd'hui par votre Allemagne et de juger criminelle la politique allemande et les moyens qu'elle emploie, je n'en rends point responsable le peuple qui la subit et s'en fait l'aveugle instrument. Ce n'est pas que je regarde, ainsi que vous, la guerre comme une fatalité. Un Français ne croit pas à la fatalité. La fatalité, c'est l'excuse des âmes sans volonté. La guerre est le fruit de la faiblesse des peuples et de leur stupidité .On ne peut que les plaindre, on ne peut leur en vouloir. Je ne vous reproche pas nos deuils; les vôtres ne seront pas moindres. Si la France est ruinée, l'Allemagne le sera aussi. Je n'ai même pas élevé la voix, quand j'ai vu vos armées violer la neutralité de la noble Belgique. Ce forfait contre l'honneur, qui soulève le mépris dans toute conscience droite, est trop dans la tradition politique de vos rois de Prusse; il ne m'a pas surpris.

Mais la fureur avec laquelle vous traitez cette nation magnanime, dont le seul crime est de défendre jusqu au désespoir son indépendance et la justice, comme vous-mêmes, Allemands, l'avez fait en 1813... c'en est trop! L'indignation du monde se révolte. Réservez-nous ces violences à nous, Français, vos vrais ennemis! Mais vous acharner contre vos victimes, contre ce petit peuple belge infortuné et innocent!... quelle honte!

Et non contents de vous en prendre à la Belgique vivante, vous faites la guerre aux morts, à la gloire des siècles. Vous bombardez Malines, vous incendiez Rubens, Louvain n'est plus qu'un monceau de cendres — Louvain avec ses trésors d'art, de science, la ville sainte! — Mais qui donc êtes-vous? et de quel nom voulez-vous qu'on vous appelle à présent, Hauptmann, qui repoussez le titre de barbares? Etes-vous les petits-fils de Gœthe ou ceux d'Attila? Est-ce aux armées que vous faites la guerre ou bien à l'esprit humain? Tuez les hommes, mais respectez les œuvres! C'est le patrimoine du genre humain. Vous en êtes, comme nous tous, les dépositaires. En le saccageant, comme vous faites, vous vous montrez indignes de ce grand héritage, indignes de prendre rang dans la petite armée européenne qui est la garde d'honneur de la civilisation.

Ce n'est pas à l'opinion du reste de l'univers que je m'adresse contre vous. C'est à vous-même, Hauptmann. Au nom de notre Europe, dont vous avez été jusqu'à cette heure un des plus illustres champions, — au nom de cette civilisation pour laquelle les plus grands des hommes luttent depuis des siècles, — au nom de l'honneur même de votre race germanique, Gerhart Hauptmann, je vous adjure, je vous somme, vous et l'élite intellectuelle allemande où je compte tant d'amis, de protester avec la dernière énergie contre ce crime qui réjaillit sur vous.

Si vous ne le faites point, vous montrez de deux choses l'une, — ou bien que vous l'approuvez (et alors que l'opinion du monde vous écrase!) — ou bien que vous êtes impuissants à élever la voix contre les Huns qui vous commandent. Et alors, de quel droit pouvez-vous encore prétendre, comme vous l'avez écrit, que vous combattez pour la cause de la liberté et du progrès humain? Vous donnez au monde la preuve qu'incapables de défendre la liberté du monde vous l'êtes même de défendre la vôtre, et que l'élite allemande est asservie au pire despotisme, à celui qui mutile les chefs-d'œuvre et assassine l'Esprit humain.

J'attends de vous une réponse, Hauptmann, une réponse qui soit un acte. L'opinion européenne l'attend, comme moi. Songez-y: en un pareil moment, le silence même est un acte.

Romain ROLLAND.

LETTRE DE PARIS

De notre correspondant particulier.

Moments tragiques vécus en France

(Suite)

Le lundi 3 août, nous remarquons rue de la Chaussée-d'Antin que la boutique Maggi installée depuis peu de temps, a été saccagée complètement. Des vitrines, du matériel, des marchandises, il ne reste rien. Tout a été mis en pièces.

Nous apprenons que le laboratoire, ainsi qu'une trentaine de succursales de la puissante maison laitière, situées dans les divers quartiers de Paris ont subi le même sort. Rien n'a été épargné, pas même le beau et bon lait des vastes récipients. Ceux-ci ont été éventrés, arrachés des boutiques et le contenu a été répandu dans les rues.

Depuis longtemps déjà, une sourde rumeur circulait contre la firme Maggi; cette vaste entreprise laitière prenait une extension considérable en créant dans tout Paris d'attrayants et proprets dépôts. Les concurrents voyaient d'un très mauvais œil ces multiples installations. Parfois des affiches étaient apposées sur les murs, reprochant à cette maison son origine allemande et prétendant que son lait était de qualité douteuse, à quoi la société répondait en en publiant l'analyse. Elle niait toute solidarité avec l'Allemagne et maintenait que son administration était franco-suisse.

Un procès assez retentissant avait tourné en sa faveur un an environ auparavant, mais il n'avait point apaisé la rancœur des adversaires.

Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. On prétendit pour motiver le pillage que le lait était empoisonné ou du moins qu'il pouvait l'être.

L'occasion était belle pour anéantir cette puissante maison; la guerre, la maudite guerre, était le prétexte envié de ces hordes chauvines et désemparées pour assouvir leur haine et en finir avec cette vieille rancune.

* * *

Mais voici la fin du pillage. On comprit en haut lieu qu'il était prudent de faire cesser ce scandale en rendant à la garde endormie ou bienveillante le droit et l'ordre de réprimer dorénavant le désordre. Une ordonnance signée du commandant de place était apposée sur les murs de Paris. le lendemain, annonçant que quiconque se livrerait à des actes de violence serait fusillé. L'ordre était donné que cafés et restaurants seraient fermés à 8 heures.

L'effet fut foudroyant. Aucune tentative de ce genre ne fut dès lors entreprise contre les commerçants.

Paris reprit non pas sa physionomie naturelle, mais un air de village paisible ou de ville de province, Rennes, par exemple, ne présente pas un aspect de plus sinistre calme. Quelques rares passants sur les grands boulevards regagnent prestement leurs demeures.

Seuls, les hauts candélabres électriques projettent leurs lumineux rayons sur le macadam encore humecté de la dernière pluie.

* * *

Ce 3 août, les journaux annoncent que l'Allemagne viole la neutralité du Luxembourg. L'Allemagne demande de passer sur territoire belge.

La Belgique refuse.

L'Allemagne déclare la guerre à la France. Le gouvernement français proclame l'état de siège.

L'Angleterre mobilise la flotte et l'armée.

* * *

L'«Humanité» annonce ce même jour que contrairement à ce qu'elle a indiqué le 2 août les obsèques de Jaurès auront lieu le mardi 4 août.

Les discours seront prononcés au départ à 10 heures. A midi, le cortège se dirigera vers la gare d'Orsay. La liste des orateurs dès maintenant arrêtée, sera communiquée demain.

Le fils de Jean Jaurès qui se trouvait à Antibes, est arrivé hier à Paris, accompagné par notre camarade Vigne, député.

De tous les points de la France et de l'étranger les télégrammes et les lettres de condoléances arrivent par milliers.

(A suivre). R. P.

Hier et aujourd'hui

Que nous voilà loin des guerres qui n'étaient que des engagements entre des armées de métier!

Et combien rapide a été cet accroissement du nombre des combattants! En ne remontant qu'au dix-septième siècle, on voit qu'à Rocroy, Condé n'avait que 22,000 hommes à opposer à 26,000 Espagnols. A Fontenoy, 55,000 Français luttent contre un nombre égal d'ennemis. A Marengo, Bonaparte bat avec 25,000 hommes, 40,000 Autrichiens. A Austerlitz, 80,000 Français défont 90,000 Austro-Russes.

Les chiffres s'accroissent notablement dans les années suivantes. A Leipzig, ce sont 150,000 Français qui sont aux prises avec 300,000 coalisés. On a appelé cette formidable rencontre, «la bataille des nations.»

A Solférino, 150,000 hommes combattent de chaque côté. A Sadowa, 200,000 Autrichiens luttent contre 250,000 Prussiens.

En 1870, les masses apparaissent: l'Allemagne met en ligne 450,000 hommes dès le début de la guerre, et nous n'en avons pas 300,000 à leur opposer. A Moukden, on dit que les Russes et les Japonais étaient environ 500,000.

Aujourd'hui, ce sont des millions que l'on lance les uns contre les autres.

Etait-ce là ce que l'on devait attendre d'une civilisation dont beaucoup vantaient les progrès et se montraient si fiers?

Nous sommes barbares

Le fameux journaliste allemand Harden écrit dans son journal le caractéristique article suivant:

Nous sommes barbares, l'Angleterre est alliée aux singes jaunes et se réjouit d'entendre dire que les Allemands sont assassinés par des cosaques ivres.

Les Anglais, les Belges, les Français, les Slaves du Nord, du Sud et les Japonais n'ont pas assez de louanges l'un pour l'autre, se disant les gardiens et les dispensateurs de la civilisation la plus raffinée et nous appellent barbares.

Nous serions étourdis de les contredire.

Pour la Vieille Rome malade à mort, les Germains qui creusaient sa fosse, étaient des barbares.

Votre civilisation, compères, n'envoie pas de bonnes odeurs!

Habituez-vous à l'idée qu'en terre allemande, vivent des barbares et des guerriers qui n'ont pas pour le moment le temps de

conter sornette. Ils doivent battre vos armées, s'emparer de vos états-majors, couper vos tentacules dans les océans. Quand Tanger et Toulon, Anvers et Calais seront sujettes de la Barbarique Puissance, alors nous converserons quelquefois gracieusement avec vous.

ETRANGER

L'assassin de Jaurès à l'instruction

Villain a été interrogé avant-hier par M. Drioux. Il a d'abord été confronté avec Mme Pillet qui prétendait l'avoir vu stationner devant le «Croissant» en compagnie de trois individus, mais qui, mise en sa présence, ne l'a pas reconnu.

Puis il a été mis en face de la concierge du 142 rue Montmartre qui a confirmé que l'assassin était bien venu demander si Jaurès était à son journal. Après quoi Villain a continué à raconter l'emploi de son temps. Il en résulte qu'il a voulu voir ce jour une foule d'amis, ou bien aller travailler dans des bibliothèques, mais que chaque fois qu'il arrivait devant l'immeuble où il devait monter ou entrer, il hésitait, puis s'en allait. Le juge d'instruction a alors signalé que non seulement la mère de l'assassin était folle, mais également sa grand-mère qui avait une folie mystique.

Et sur ce il a nommé trois experts pour examiner l'état mental de l'accusé. Ce sont les médecins Gilbert Ballet, Dupuis et Briand.

NOUVELLES SUISSES

Pour la reprise des affaires. — Le conseil de banque de la Banque nationale suisse a discuté dans sa séance de lundi plusieurs projets de haute importance pour faciliter la situation économique actuelle et la reprise des affaires. Il a décidé d'abord, conformément aux propositions, une augmentation générale de 40 pour cent des crédits accordés sur l'escompte et s'est déclaré également dans le sens de facilités provisoires en présence de la situation économique actuelle pour les banques, de façon à ce que la direction générale prenne jusqu'à 15 pour cent au maximum des crédits actuels sur escompte des bons, effets de change, qui, en temps normal, sont exclus du portefeuille de la banque et qui doivent leur rester également ultérieurement; ceci permet aux banques de faire réescompter et de mobiliser une plus grande partie de leur portefeuille à la Banque nationale et les mettra à même de contenter, dans une mesure sensiblement plus forte, les demandes d'argent qui leur sont adressées.

Toutes les maisons suisses d'exportation de fromages se sont formées en une association coopérative qui doit prendre en mains la mise en valeur et l'exportation des stocks actuels de fromages et de la production de cette année. Cette corporation a besoin, pour son exploitation, d'un crédit en banque de 10 à 15 millions. Pour faciliter aux banques l'octroi de ce crédit, sans devoir immobiliser des capitaux importants, le conseil de banque a décidé d'ouvrir à la sus-dite association un crédit d'escompte.

Le Conseil de la Banque a approuvé la création d'une Caisse de prêts par la Confédération et en assume l'administration. L'organisation de cette caisse doit être entreprise sans retard de façon à ce que la caisse puisse fonctionner dès que le besoin en sera constaté. Une série de travaux préliminaires sont déjà exécutés.

Le conseil de banque a encore approuvé la création de billets de quarante francs. Ce billet ne sera comme les autres billets de guerre délivré que provisoirement et retiré le plus tôt possible. Le choix d'une coupure de cette valeur nominale qui n'est pas dans l'usage ordinaire est donné par des raisons techniques.

Les affaires. — On annonce que certaines grosses maisons d'approvisionnement renoncent au paiement par avance et recommencent les livraisons avec paiement à 30 jours, ou au comptant avec escompte.

Cette détente se dessine aussi fort heureusement sur les marchés financiers.

La santé de nos soldats. — L'état de santé des troupes continue à être satisfaisant. La semaine passée, il a été constaté chez nos soldats trois cas de typhus, trois de scarlatine, huit de parotite et trois de diphtérie.

Le nombre des décès a été de 15, dont 2 à la suite de typhus, 2 de néphrite, 1 de méningite, 1 d'appendicite, 1 d'affection cardiaque, 2 de pneumonie et 4 par suite d'accidents dont 2 de chemin de fer. Dans deux cas la cause de la mort n'a pas encore été indiquée.

D'une manière générale, l'état de santé des troupes est bon. Des cas graves d'insolation n'ont plus été constatés. Les maladies intestinales ont également diminué.

Nous espérons que toutes les mesures sont prises pour conserver en bonne santé les soldats, notamment aussi pour le cas d'un refroidissement de la température. Des vêtements de dessous leur seront distribués.

En outre, le médecin en chef de l'armée a demandé à tous les officiers du corps sanitaire de l'armée de s'efforcer d'obtenir du commandant de leur unité que l'usage des boissons alcooliques soit restreint dans la mesure du possible, pour la troupe, également dans le temps libre, et que l'on prenne des mesures nécessaires pour mettre à la disposition des soldats, à des prix modérés, des boissons non-alcooliques comme le thé et le café, les eaux minérales; ces dernières à condition qu'elles soient produites dans des conditions irréprochables. Pendant le temps du service, toute boisson alcoolique, comme du reste depuis des années, est strictement interdite, par contre, on veille à ce que, avant le départ, les gourdes soient remplies de thé et de café.

Une victime de la guerre. — Le journal «Adula», de Bellinzone, a cessé momentanément sa publication.

Le «Nouvelliste vaudois» annonce à ses lecteurs qu'il suspend sa publication jusqu'en des temps meilleurs.

—o—

VALAIS. — *La garde des voies.* — Une sentinelle qui gardait le pont du chemin de fer entre Saint-Maurice et Bex, placée au bord du talus, n'a pas entendu venir le train. Elle a été tamponnée et relevée dans un triste état, avec les côtes brisées et des contusions à la tête.

ARGOVIE. — *Accident.* — Un soldat du landsturm, qui gardait un pont a été surpris par un train et tué. La victime de cet accident, Gottfried Gubelmann, laisse une veuve et six enfants.

ZURICH. — *Une fâcheuse répercussion.* — On mande de Londres à la «Zuricher Post» qu'environ deux mille jeunes filles suisses ont perdu leur place à Londres et qu'une grande partie d'entre elles sont sur le point de tomber dans la misère.

Echos de la guerre

Le départ des aviateurs

«L'Echo de Paris» dit que de nombreuses automobiles, transportant des aéroplanes, ont traversé Paris, se rendant sur le théâtre de la guerre.

«Tous les pilotes, dit le journal, sont résolus à faire payer cher aux Allemands l'affront qu'ont fait leurs aviateurs à la France en survolant Paris.»

Les bombes sur Paris

Hier encore un aviateur allemand a survolé Paris en laissant tomber deux bombes inoffensives; il volait si bas que l'on pouvait distinguer le ronflement du moteur.

Depuis deux nuits les lampes à arc le long de la Seine, qui pouvaient constituer une bonne cible, n'ont pas été allumées.

La population est toujours très calme. Même un agent de police a dûment dressé un procès-verbal à la suite de la visite des avions allemands. Le procès-verbal parle d'«immondices» (c'est un euphémisme) jetés sur la voie publique par un inconnu en aéroplane, en contravention avec l'arrêté du préfet qui défend de voler sur la ville». On ne peut être plus calme!

Vieillards martyrs

Lors du massacre des habitants de Mulhouse repris par les Allemands, nombre d'otages furent faits prisonniers et on choisit les fabricants qui ont illustré l'industrie alsacienne.

M. Favre-Dolfuss, âgé de 77 ans, et M. Alfred von Glehn-Gros, Anglais, ex-directeur de la Société alsacienne, âgé de 70 ans, furent conduits au manège de Dornach. On les y laissa avec un baquet d'eau et un morceau de pain noir, sans ustensiles pour boire et condamnés à rester quinze heures debout; défense leur fut faite de s'asseoir sous peine d'être fusillés!

Au bout d'un certain temps, le plus vieux des otages demanda à être fusillé tout de suite.

Combien est cruellement vraie la devise germanique: «Deutschland über alles!»

LA GUERRE

La situation

On peut la résumer dans trois constatations:

En occident, pas de changements connus depuis vingt-quatre heures.

Dans la Prusse orientale, il semble se confirmer que les Allemands ont eu le dessus.

Dans le sud de la Pologne et le nord galicien la bataille continue. On mande de Rome que les nouvelles italiennes sur la victoire russe dans cette région sont très incertaines. Les dépêches autrichiennes affirment que les Russes plient, les dépêches russes, au contraire, que les Autrichiens reculent. F. F.

FRONT FRANCO-ALLEMAND

Vers une nouvelle phase de la lutte franco-allemande

L'insistance de l'offensive française en Lorraine pourrait être l'indice d'un nouveau plan de guerre probable: elle deviendrait dès lors très importante.

Comme on le sait, les Français ont déclaré qu'ils seraient disposés à abandonner Paris et que le centre défensif n'est pas la capitale, mais le Morvan d'abord et ensuite la Loire et le territoire situé à l'ouest de la Loire. Paris n'est que le centre d'attraction, peut-être plus dangereux qu'utile, et qu'on peut abandonner à sa propre défense, en cas d'extrême nécessité. Avec ces prémices, et en admettant que la base des opérations devienne la France centrale, toute la direction de la guerre change. Une offensive des troupes françaises dans la Lorraine et dans l'Alsace procède dans la juste direction en allant de l'ouest à l'est, et ne saurait être funeste, même en cas d'insuccès, car elle est repoussée sur ses bases naturelles.

Si la redoute de l'armée combattante est le centre de la France, si l'on renonce à défendre à tout prix, et avant tout Paris, si l'on soutient en somme que le salut de la nation réside dans l'armée et non dans un objectif territorial, la menace des troupes allemandes, marchant sur la capitale par la Somme, par l'Oise et par l'Aisne, perd de son importance.

Les Français auraient donc effectué devant les Allemands ce mouvement de pièces que l'on fait au jeu d'échecs, quand le roi est menacé trop fortement, et auraient substitué à Paris, le restant de la France, comme on substitue la tour au roi.

Avec cette nouvelle direction qui favorise surtout la défensive, on expliquerait la relative faiblesse de l'effort au nord, et la tranquillité momentanée des Anglais et des Belges.

Les Allemands doivent avoir compris cette diminution d'importance des opérations au nord et, par contre, son augmentation dans celles du secteur méridional. Et comme ils ont par-dessus tout besoin de vaincre vite, ils cherchent à s'introduire au cœur de la France pour obliger sûrement les Français de la Lorraine à rétrograder. En effet ceux-ci peuvent garder leur front de la Lorraine, et même avancer, s'ils ne sont menacés que du côté du nord. Ils ne peuvent s'y maintenir si le cercle se ferme au sud.

FRONT BELGE

L'avantage obtenu par les troupes françaises à Guise semble s'être accentué dans la nuit et avoir pris pour les troupes allemandes qui étaient engagées dans le combat le caractère d'un insuccès très sensible.

Un capitaine d'infanterie qui a participé à ce fait d'armes et qui est arrivé hier matin à la gare du Nord, avec une blessure à une jambe produite par un éclat d'obus, a raconté :

Les Allemands avaient engagé contre nous l'«élite» de leur armée, le dixième corps et la Garde impériale, mais nos troupes firent preuve d'une valeur extrême et d'un entrain merveilleux; elles résistèrent ainsi à la poussée allemande et bientôt elles prirent une vigoureuse offensive qui fut couronnée de succès. Les masses allemandes durent en effet se replier bien vite et abandonnèrent un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers. Leurs pertes sont énormes, j'en ai la certitude. Quand je tombai, la retraite allemande s'accentuait.

FRONT RUSSO-ALLEMAND

Bataille d'Ortelsburg

On mande de Nisch aux journaux milanais que les Autrichiens ont recommencé le bombardement de Belgrade.

(Wolff). Le grand état-major général annonce ce qui suit:

D'après des renseignements du quartier général, le nombre des prisonniers faits dans la bataille de Gilgenburg et Ortelsburg, est encore plus élevé qu'on ne l'avait cru tout d'abord; il comporte 70,000 hommes, dont 300 officiers. Tout le matériel d'artillerie russe a été anéanti.

Bombardement de Belgrade

(Wolff). L'empereur a décerné au général von Hindenburg, vainqueur des Russes, la croix de fer de première classe et lui a adressé le télégramme suivant: «Après une bataille de trois jours et sa complète victoire sur des forces supérieures russes, l'armée s'est acquis pour toujours la reconnaissance de la patrie. D'accord avec toute l'Allemagne, je suis fier du succès remporté par l'armée et son commandement. Transmettez à vos braves troupes l'expression de ma reconnaissance impériale.

«Guillaume, empereur et roi.»

Dévastation allemande en Pologne

Nous reprenons du «Silésia», journal germanophile de Tekchen, dans la Silésie autrichienne, le récit suivant de ce qui s'est passé à Kalisch, au début des hostilités.

Dès les premiers jours de la guerre, les Allemands occupèrent Kalisch. Tout alla bien jusqu'à la nuit du 3 août. Cette nuit-là, une patrouille essuya quelques coups de feu. Aussitôt, le 155me d'infanterie se mit à fusiller tous les passants attardés, il y eut 125 blessés et 2 morts. Le 5 août, le commandant du corps d'occupation fit bombarder la ville et plaça ensuite des mitrailleuses dans les rues, celles-ci fauchèrent tous les imprudents habitants qui s'aventuraient dans la ville.

On recueillit plus de quatre cents cadavres dans Kalisch ce jour-là.

La nuit du 10 août, des centaines de boulets dévastèrent la ville. Elle fut complètement détruite et incendiée.

Les prisonniers, auparavant, avaient été libérés.

FRONT AUSTRO-RUSSE

La phase finale de la grande bataille

M. Fraccaroli télégraphie le 31 août, à 7 heures du soir, du grand quartier général autrichien au « Corriere della Sera » :

« C'est le sixième jour de la grande bataille qui reprend sur tout le front avec un élan nouveau.

« L'histoire enregistrera cette bataille parmi les plus grandes et les plus formidables qui aient eu lieu. Ce ne sont pas deux armées, ce sont deux pays entiers.

« Les Autrichiens refoulent l'ennemi des environs de Lublin en ligne presque droite du sud-ouest au nord-est. Le combat est des plus acharnés. Sa violence extrême annonce elle-même qu'on est près de la fin.

« Les troupes autrichiennes au sud de Lublin ont encore gagné du terrain. Actuellement, la ligne de feu court sur tout le front de cent kilomètres d'un terrain mamelonné traversé par la rivière Bug. »

(Version russe)

(Officiel). — La bataille continue. Au sud de Lublin, les Russes ont passé de la défensive à l'offensive et ont attaqué sur divers points à la baïonnette. Près de Tomaszow, ils ont fait ainsi de nombreux prisonniers et ont pris un drapeau, des canons et des mitrailleuses.

Dans la direction de Lemberg, après des combats acharnés, les Russes se sont rendus maîtres du front Kamionka, Stranilowa, Przemysleni, Bucaczowne.

Durant cette marche en avant, outre plus de 6000 prisonniers, les Russes ont pris quatre canons et un grand nombre de caissons de munitions. Au passage de la rivière Zlota Lipa, affluent de la rive droite du Dniester, ils ont récolté aussi 9 canons et 60 caissons abandonnés par les Autrichiens.

Des secours russes

Le correspondant du « Corriere della Sera » au camp autrichien annonce que les Russes ont transporté par des navires, sur le Danube, des armes et des munitions pour la Serbie. Ils ont envoyé aussi des troupes par la même voie. Comme, pour ce transport, il faut traverser la Roumanie et la Bulgarie, le « Corriere » en conclut que cette nouvelle confirmerait celle donnée par le « Messagero » de l'adhésion de ces pays à la Russie.

DANS LES BALKANS

Les intentions agressives de la Turquie

La désignation du général allemand Liman von Sanders comme généralissime de toutes les forces ottomanes est considérée, dans les milieux politiques et diplomatiques, à Athènes, comme des plus significatives.

On la rapproche de la toute récente arrivée en Turquie de plus de 150 officiers d'infanterie et d'artillerie allemands, et du passage, par la Bulgarie, de plusieurs trains spéciaux remplis d'officiers et de mécaniciens de la marine allemande. On est unanime à voir dans cet ensemble de faits le prélude d'une imminente agression de la Turquie contre la Grèce.

Cependant l'opinion se fait jour, dans certains milieux en relations avec l'élément turc, que l'attaque ottomane serait dirigée à la fois contre la Grèce par voie de terre et contre la Russie par une incursion que feraient dans la mer Noire le «Gœben» et le «Breslau», accompagnés de tous les navires de guerre ottomans.

L'Albanie

L'agence Stefani annonce que le départ du prince de Wied aura le caractère d'un éloignement momentané et non d'un renoncement au trône d'Albanie. Il lui sera donc difficile de participer à la guerre en qualité d'officier de uhlans.

Les habitants de Valona ont prié les consuls d'assumer le gouvernement de la ville. Un accord est intervenu entre la population et les insurgés. Le pavillon rouge et noir sera hissé et les insurgés entreront amicalement demain dans la ville.

La déchéance du prince de Wied a été partout reconnue.

Les notables de Valona ont pris possession de la ville au milieu d'un grand enthousiasme.

JURA BERNOIS

PORRENTRUY:— Des nouvelles reçues de Damvant disent qu'une ambulance s'installe dans ce village frontière. Elle pourra contenir 50 blessés et se trouvera au Bâtiment de l'Ecole enfantine mis à disposition par les autorités.

ST-IMIER. — *Ecole d'horlogerie.* — Le travail a repris au complet dans cet établissement. Quelques maîtres sont au service militaire, il a été fait des démarches pour les faire libérer, sinon on désignera en attendant des maîtres auxiliaires.

La commission a eu raison de veiller à ce que les apprentissages suivent leur cours et ne souffrent pas trop de la guerre actuelle.

Le travail par contre commence à faire défaut par suite de l'arrêt des fabriques, aussi fait-on un appel aux fabricants de St-Imier et du Vallon qui auraient quelques cartons d'ouvrage à sortir, soit pour échappements, réglages, repassages et remontages. Ils rendraient un réel service en voulant bien les annoncer ou les envoyer à la Direction de l'établissement.

CANTON DE NEUCHATEL

Diplôme d'examen de fin d'apprentissage. — La Commission centrale des apprentissages de l'Union suisse des Arts et Métiers organise un concours dans le but de se procurer des projets de diplômes de fin d'apprentissage. Chacun peut participer à ce concours, mais ce sont les dessinateurs des arts industriels et les personnes appartenant aux arts et métiers, ainsi que les élèves de nos écoles d'arts et métiers qui sont tout spécialement invités à y prendre part. Il est prévu un montant de fr. 200 comme primes pour

les meilleurs travaux. Les projets devront être adressés franco jusqu'au 30 novembre 1914 au Secrétariat de l'Union suisse des Arts et Métiers à Berne. Ils seront pourvus d'une devise qui sera répétée sous pli cacheté renfermant également le nom de l'auteur.

On peut demander des renseignements complémentaires à l'Inspecteur cantonal des apprentissages, à La Chaux-de-Fonds, Léopold-Robert 34.

LA CUISINE ÉCONOMIQUE

Conseils aux ménagères

De l'utilisation des restes

Les croûtes au fromage sont très simples à faire : Coupez du fromage en tranches aussi minces et aussi larges que possible. Couvrez de ce fromage des tranches de pain grillé et amolli comme pour les œufs pochés. Mettez au four jusqu'à ce que le fromage soit fondu.

On peut aussi remplacer le pain grillé par des tranches de pain beurré ou non.

Bettes farcies. — Triez et lavez des feuilles de bettes, dont vous aurez enlevé les côtes. D'autre part, préparez une farce avec du pain trempé et pressé, de l'oignon hâché fin et roussi au beurre ou au saindoux, du persil hâché, sel et poivre. Mettez un peu de cette farce sur chacune des feuilles de bettes, roulez-les et faites-les frire dans une poêle bien graissée en les retournant pour les frire des deux côtés.

Voci la recette du **Pouding au pain :** Faites tremper du pain dans de l'eau, pressez-le, écrasez-le, ajoutez 2 ou 3 jaunes d'œufs et le blanc battu en neige, du sucre fin et, à volonté, une ou deux pommes coupées en tranches fines ; (les abricots, les prunes ou les raisins secs vont très bien aussi). Quand le tout est bien mélangé, versez dans un moule bien beurré et faites cuire trois quarts d'heure au four, ou mieux, une heure au bain-marie. Le pouding au pain se mange chaud ou froid.

Croûtes dorées. — Coupez du pain rassis en tranches d'un centimètre d'épaisseur. Trempez ces tranches dans du lait additionné d'eau, faites-les égoutter. Délayez dans une assiette une cuillerée à soupe de farine avec du lait froid, ajoutez un œuf ou deux, mélangez bien. Trempez chaque tranche de pain dans ce mélange, faites frire des deux côtés, saupoudrez de sucre et servez chaud.

Croûtes à la cannelle. — Coupez le pain, faites-le tremper dans du lait additionné d'eau et faites-le égoutter. Sur une assiette, mélangez du sucre pilé avec de la cannelle en poudre. Passez les tranches de pain dans ce sucre cannelé et faites-les frire des deux côtés dans une poêle bien graissée.

Voici encore, pour finir, la recette des **beignets au pain :** Faites tremper le pain, pressez-le pour en extraire l'eau, émiettez-le, puis, ajoutez un œuf, quelques cuillerées de farine, du sucre et une petite pincée de sel. Il faut que cela donne une pâte consistante que vous roulerez en forme de boudin ; coupez en morceaux de 10 à 12 centimètres de long et faites frire de belle couleur blonde dans une friture abondante et bien chaude.

Et maintenant, mesdames, vous pourrez, à l'aide de ces quelques recettes, varier vos menus à l'infini. Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter bonne réussite... et bon appétit.

M. WOLF.

LA CHAUX-DE-FONDS

La Commission administrative du journal est convoquée au local habituel, pour ce soir mercredi, 2 septembre, à 8 h. 15.

Jeunesse socialiste. — Séance ordinaire, ce soir à 8 h. 15, au local ordinaire.

Soldats du Landsturm. — Le Département militaire informe que les soldats appartenant à la 1re et 2me compagnie du bataillon 18 «landsturm» actuellement en congé et qui devaient rentrer au service le 10 septembre sont dispensés de se présenter jusqu'à nouvel avis.

Concert public. — Nous apprenons que la Musique militaire Les Armes Réunies donnera jeudi soir, au Parc des Crêtêts, un concert gratuit.

Toutefois elle se permet de recommander au public généreux la collecte qui sera faite aux portes et dont le produit sera versé au Fonds des familles nécessiteuses de notre ville. Elle ne doute pas que chacun fera bon accueil aux petits quêteurs.

Pour ou contre la guerre. — M. Paul Pettavel nous présentera jeudi après-midi, 3 septembre, à 5 heures, les arguments pour ou contre la guerre, et nous aidera ainsi à établir notre jugement en face des événements présents. Vu l'affluence, prière de se rendre assez tôt à Beau-Site.

LES DÉPÊCHES

Le Conclave

ROME, 2. — (Stefani). — Ce matin à 7 heures, les cardinaux, dans le Conclave, ont assisté à la messe célébrée par le cardinal Agliardi et ils ont pris la communion. A 9 heures, au signal de la clochette, ils sont entrés au Conclave. Aujourd'hui, deux scrutins seront terminés à 11 heures et à 5 heures 30, sans résultat.

Sur la place Saint-Pierre, où stationnent des troupes, il y a une foule nombreuse et recueillie de curieux, dont de nombreux prêtres. Tout le monde regarde la cheminée de zinc provenant de la chapelle Sixtine, d'où sortira la «sfumata».

Après chaque scrutin, on brûle les bulletins. Si le scrutin est nul, on y ajoute de la paille et alors d'un long tuyau dressé au-dessus de la Chapelle Sixtine, s'échappe une fumée dense de couleur noirâtre. Si le pape est élu on brûle seulement les bulletins sans paille et la fumée qui sort est très légère et très blanche.

Contribution de guerre

LONDRES, 1er. — Le «Standard» annonce qu'en addition à la contribution de guerre imposée à Bruxelles, les Allemands frappent maintenant la province de Brabant d'une contribution de 450 millions de francs.

Les contributions de guerre, qui atteignent maintenant la somme de 720 millions de francs, se divisent ainsi:

Ville de Liège, fr. 20,000,000; — province de Liège, fr. 50,000,000; — ville de Bruxelles, fr. 200,000,000; — province de Brabant, fr. 450,000.000.

Nouvelle fantaisiste

PARIS, 2. — Les journaux de ce matin publient la nouvelle suivante que nous croyons de pure invention:

Les Prussiens se sont avancés le long de la Meuse dans les environs de Sedan, voilà quatre jours. Seulement, les troupes françaises leur ont ménagé une surprise.

L'artillerie était dissimulée à la Marfée, une des hauteurs qui entourent la ville et d'où les Prussiens bombardèrent Sedan en 1870. Elle les laissa pénétrer dans la ville. Ceux-ci s'installèrent sans défiance sur la place Nassau, une place située à une extrémité de la ville, du côté du faubourg qui mène à Bazeilles.

Quand les troupes allemandes eurent organisé leur campement, disposé toutes leurs pièces et leurs caissons, l'artillerie française entama un feu tellement violent que la place fut bientôt jonchée de cadavres. Il y en avait tellement que les corps amoncelés s'élevaient à près de deux mètres de hauteur.

Dans les colonies

LONDRES, 1er. — Le ministre des colonies reçoit un télégramme du gouverneur de la Nouvelle-Zélande l'avisant que le corps d'expédition anglais s'est emparé des Iles Samos, possession allemande.

IMPRIMERIE COOPERATIVE, Chaux-de-Fonds

Coopératives Réunies

Très belles pommes de terre nouvelles, en vente dans tous nos magasins,

12 ct. le kilo

soit Fr. 1.80 la mesure

5416

Union Chrétienne de Jeunes Gens

Grande Salle de Beau-Site

Jeudi 3 Septembre, à 5 heures après-midi

CONFÉRENCE PUBLIQUE ET GRATUITE

Pour ou contre la Guerre

par Monsieur **P. Pettavel,** pasteur. H-44325-C 5411

Très important

sont nos articles (de linge durable) **cols, plastrons, manchettes,** en toile de fil imprégnée.

Pas de caoutchouc!
Pas de lavage!
Pas de repassage!
Pas d'usure!
Pas d'embarras!

Toujours propres, parce que la saleté ne peut s'y attacher. 5446

LAUSANNE : Mlle Rohn, Pepinet, 1.
BIENNE : M. Kochuli-Jenni, rue de Nidau.
LA CHAUX-DE-FONDS : Au bon Marché, rue Léopold-Robert 41.

Ronde 29

BAINS MORITZ

depuis **50 cent.** 2093

du beau petit être ferait une poussière informe desséchée, sans même ce reste de vie, — vie effroyable, — qui s'appelle la décomposition. Rien n'émanerait, pas une odeur. Le couvercle hermétique cacherait, pour des siècles peut-être, en effet, le secret d'un tel crime.

D'ailleurs, en ce dédale de sépulcres, celui-là était bien choisi, hors des ferveurs artistiques, écarté de l'avenue à la grâce funèbre, dans le voisinage odieux et empesté de l'usine.

Serait-ce possible?

Ces beaux Alyscamps voileraient-ils une pareille chose?

Aucune âme indignée ne jaillirait-elle d'un de ces milliers de sépulcres, pour empêcher l'œuvre d'abomination?

— Tu sais, Katerine, reprit l'homme, — ou plutôt celui qui avait une face d'homme, — il te faut choisir. Ou tu nous amèneras l'enfant... Ou c'est toi que nous irons chercher pour te faire finir la nuit de ce côté. Et tu la trouveras plutôt longue à finir, je t'en réponds.

La chair de la malheureuse se hérissa.

Tant de cruauté luisait sur ce visage projeté contre le sien qu'elle devina une passion de tortionnaire, la préférence qu'il aurait à la trouver rebelle pour assouvir sa fantaisie d'un supplice.

L'innocent... on n'oserait pas le martyriser tout de même. Puis, c'est si fragile.. ça meurt trop vite.

Pour mieux la persuader, Flatcheff lui démontra qu'elle se perdait sans sauver le petit.

Après tout.... quoi!... Ils n'avaient qu'à le prendre. Mauricette ferait un peu de musique... Et puis?... Quand elle serait fatiguée de se lamenter, il faudrait bien qu'elle se tînt tranquille. Elle ne livrerait pas son homme, pour un mioche qu'elle ne connaissait pas quinze jours avant, et qui ne lui était de rien.

— Seulement, n'est-ce pas? si nous pouvons éviter qu'elle s'en mêle... conclut le bandit. Parce que, tant qu'elle croira pouvoir l'empêcher, elle risquera peut-être une folie... Après il faudra bien qu'elle se résigne.

De neuf heures à minuit, ce soir-là, Katerine, debout à sa fenêtre, regarda monter la lune au-dessus des Arènes.

Pétrifiée, elle ne sentait pas la fatigue d'être immobile. Son corps, son âme, engourdis d'une même stupeur, la laissaient indifférente à tout, sinon à la lente ascension de ce disque implacable, qui mettait dans le ciel des transparences d'argent, et se réflétait en scintillante pâleur parmi les découpures d'encre des arcades gigantesques.

Quand elle serait là-haut, la lune fatidique, juste au-dessus de la tour carrée dont le moyen âge a surchargé le colosse romain, il faudrait bien que Katerine prît un parti.

Jusque-là, elle ne penserait pas, elle ne prévoirait pas, elle ne songerait pas.

Elle s'abîmerait dans l'horreur des choses. Elle ne serait qu'une palpitation de souffrance, à cette fenêtre perdue, sous les murailles séculaires, entre lesquelles des malheureux, sous la dent des bêtes ou le fer des gladiateurs, avaient hurlé leur agonie.

Quel silence!... mon Dieu!... quel silence!

Les trois hommes étaient partis, — les trois complices.

Ils s'étaient éloignés bruyamment, gaiement, sous prétexte d'une partie de cartes au cabaret.

Mais ils n'avaient quitté la maison qu'après avoir vu les deux femmes se disputer en jouant le privilège de garder leur petit pensionnaire.

Katerine le réclamait. Mauricette ne voulait pas le céder. L'enfant riait d'abord. Puis, tout à coup, fondait en larmes.

C'est moi que tu veux, mon bijou demandait Mauricette.

Il secouait sa tête aux boucles dorées.

— C'est moi? s'écriait Katerine.

Et le pauvre petit, dans une explosion de sanglots:

— Non, non!... c'est nounou... et Pépé-Fa et papa Raymond... Papa!... papa!..

— Tu le verras ce soir, ton papa, si tu vas dormir gentiment dans la chambre de Katerine, prononça Flatcheff, adoucissant sa voix en câlinerie.

La Risslaya regarda cet homme.

Elle avait vu des bêtes fauves.

Etant toute petite, une nuit, à travers la steppe, elle se trouvait dans le traîneau de ses parents, poursuivis par une bande de loups. Leurs yeux luisants... leur souffle... Elle en garderait éternellement l'épouvante.... Mais c'étaient des bêtes carnassières, qui suivaient franchement leur instinct.

Celui-là!... celui-là!...

(A suivre).

N° 60. — 3me volume IIme Année. — 1914.

GRAND FEUILLETON DE „LA SENTINELLE"

Journal quotidien d'information et d'annonces

Le Roman d'une Etoile

PAR

Daniel LESUEUR

(Suite)

Mais, ce soir, elle risqua la tentative de les mettre à sa porte. Et l'anxiété du résultat fut telle que, dans la maison endormie, elle se leva, sans allumer de lumière et s'en alla tâter le plancher du couloir, au plus profond des ténèbres, pour savoir si l'on avait emporté ses souliers.

Elle ne les trouva plus. Sémène avait dû les prendre avec ceux de Flatcheff.

Sémène?... Qu'était-ce que cet homme?... Nul doute qu'il ne l'eût vue, tout à l'heure, qu'il ne l'eût surprise aux aguets, l'oreille tendue à la conversation terrible.

Un instant, elle s'était crue perdue.

Il allait parler, révéler sa présence, son espionnage. Flatcheff la tuerait sur-le-champ. Ah! qu'il la tuât du coup, sainte Vierge! qu'il ne la réservât pas pour une lente vie de tortures!....

Mais tandis que la rude créature, malgré son énergie défaillait d'effroi, elle entendit les sinistres causeurs poursuivre leur conciliabule, sur le même ton sans que rien ne les interrompît.

Semène se taisait... — d'une complicité tacite avec elle.

Etait-ce possible. Et alors... L'avertissement serait vrai?....

Le matin suivant, Katerine, en inspectant ses chaussures vit, du premier coup d'œil, que la semelle intérieure avait été soulevée.

Quel émoi! quelle palpitation du cœur!

Un minuscule papier apparut, où se distinguaient de fins caractères russes.

«Consentez à tout. N'ayez crainte. Celui qui paraît commander obéit à son destin.»

Cet ordre: «Consentez à tout» la troublait. Consentir à quoi? Même à l'effroyable crime entrevu: l'assassinat d'un enfant? Que lui dirait-on d'autre pour vouloir s'assurer qu'elle n'entraverait rien?

Pas un mot sur Pierre Marowsky, cette fois.

S'il était libre, s'il s'entendait avec Sémène, pourquoi n'accourait-il pas?

Et cette phrase: «Celui qui paraît commander obéit à son destin», que signifiait-elle? Elle semblait viser Flatcheff. Mais ce pouvait être aussi quelque ironique formule de résignation.

Katerine fit disparaître ce papier comme le précédent. Mais ses dents qui le déchirèrent n'y trouvèrent pas la même saveur d'espérance.

Vers la fin de l'après-midi, ce jour-là, comme la clarté déclinait, — d'ailleurs dans un ciel pur, d'un bleu qui pâlissait, sans perdre sa transparence de cristal, — Flatcheff dit à Katerine:

— Viens te promener un peu avec moi. J'ai à te parler.

Etonnée, vaguement inquiète aussi, elle quitta, côte à côte avec lui, la maison des Kourgane.

— Ecoute, lui dit-il, dans la rue... (Il parlait le dialecte petit-russien et, par conséquent ne se préoccupait guère des passants, d'ailleurs bien rares). Le moment est venu de montrer que tu m'es dévouée.

— Tant mieux! fit-elle, tandis que la flamme de ses yeux noirs se baissait vers le pavé.

— Observe bien le chemin que nous suivons, reprit Flatcheff. Tu le referas ce soir. C'est pourquoi je t'emmène à la brume pour que les choses aient le même aspect. La lune luira. Tu verras donc presque plus clair que maintenant. Nous n'allons pas loin. Fais attention. Il ne faut, quand tu

Commune de La Chaux-de-Fonds

Avis aux Contribuables

Le Conseil Communal, étant donné les circonstances actuelles, invite tous les contribuables à l'impôt communal 1914, qui sont en situation d'acquitter leur impôt, à effectuer leurs paiements dans les délais voulus, soit d'ici au 5 Septembre prochain, afin de mettre la Commune à même de faire face aux énormes charges qui lui incombent.

Le Conseil Communal compte que tous ceux qui le peuvent considèreront comme un devoir civique de se libérer à temps.

Conseil Communal.

5572

MERCURIALE

de La Chaux-de-Fonds

valable à partir du 29 Août 1914.

Les prix fixés par la Commission économique ne peuvent être augmentés par les détaillants, sous peine de fermeture de leurs magasins ou d'exclusion de la Place du Marché :

Produits Alimentaires

Pommes de terre	le kg. Fr.	**0.13**
	la mesure »	**1.95**
Pain blanc	le kg. Fr.	**0.39**
Pain mi-blanc	» »	**0.36**
Pain noir	» »	**0.33**
Farine 1re, du pays	» »	**0.48**
Sucre, pain et gros déchets, vente autorisée par pains de 5 kg.	» »	**0.68**
Cassonade	» »	**0.62**
Riz blanc	» »	**0.60**
Riz naturel ou glacé	» »	**0.75**
Sel, vente limitée à 1 kg.	» »	**0.20**
Huile à salade	» »	**1.50**
Saindoux pur porc	» »	**2.10**
Graisse mélangée de boucherie	» »	**1.80**
Graisse mélangée	» »	**1.60**
Graisse végétale	» »	**1.90**
Fromage gras, 1re qualité,	» »	**2.00**
Lait pris dans les magasins,	le litre »	**0.20**
Lait porté à domicile	» »	**0.22**
Lait livré sur les bons de la Commune	» »	**0.20**
Pétrole (vente limitée 1 litre)	» »	**0.26**

La vente de chaque article est limitée à 1 kilo, sauf pour le pain et le sucre.

La Mercuriale doit être affichée dans tous les magasins, à une place bien en vue.

Les prix des fruits et des légumes doivent être affichés aux étalages.

Les infractions sont à signaler aux membres de la Commission économique.

Les magasins sont ouverts de 8 heures du matin à midi et de 4 à 7 heures du soir ; le samedi après-midi, de 2 à 7 heures.

La Commission Economique.

Restaurant sans alcool de l'Ouest Parc 31

Service soigné depuis 11 h. du matin — Salles réservées

La vie à bon marché

75 cts. par jour

5418

A midi et le soir, excellente soupe à discrétion, 15 centimes

Tous les soirs „Reuchti", 10 cts. la portion

Dîners toujours à 70 cts. Le tenancier, E. SAHLI-SEILER.

La Laiterie Coopérative

ne vend à ses clients que des marchandises de toute première qualité et au prix le plus juste.

Excellent fromage de **La Sagne** et de **La Brévine,** bien salé, depuis **fr. 0.65, 0.80, 0.90** et **1.**— le demi-kilo. **Fromage Emmenthal,** qualité extra, à **fr. 1.10** le demi-kilo. **Tilsitt, Chaux-d'Abel, Munster, Mont-d'Or, Limbourg, Roquefort, Schabziger, Servettes, Camembert.** — Excellente **Tête de Moine** sur commande.

Beurre de table extra. Vente de plus de 500 kilos par semaine en pains de 100 gr., à **38 cent.**; 125 gr., à **45 cent.**; 200 gr., à **75 cent.**; 250 gr., à **90 cent.**

Œufs frais, Œufs de commerce, Confiture de Lenzbourg en bocaux et au détail. — **Vin blanc,** pour fondue. à **70 cent.** le litre. — **Potages Maggi** et **Knorr.**

Excellente **Saucisse de La Sagne,** au foie et à la viande. **Lard** bien entremêlé. **Thon** et **Sardines. Petits pois.**

Tous les jours, excellente CRÈME

Clients, coopérateurs, ouvriers, il est de votre devoir d'acheter votre

Lait à la Laiterie Coopérative, à **20 cent.** le litre

dans nos quatre magasins

Paix 70, Moulins 7, Place d'Armes 1, Grenier 39

Tous les vendredis, banc sur la Place du Marché de **St-Imier**; tous les samedis, sur la Place du Marché du **Locle**; tous les mercredis et samedis, Place du Marché de **La Chaux-de-Fonds.** Pour la vente en gros et demi-gros, s'adresser rue de la Paix 70. 3521

Consommateurs, **souvenez-vous** que la **Laiterie Coopérative** défend continuellement vos intérêts, donc il est de votre devoir de la soutenir par vos achats.

Salon de Coiffure

A. PIETSCH

Rue des Moulins 31 3498

Neuchâtel

Se recommande.

Tapisserie Décoration **M.-A. Fehr**

Puits 9 4078

Remontage de Meubles et Literie

Victor TRIPET, Avocat

NEUCHATEL, rue du Château 4. Tél. 1.18

MAGASIN de

Mercerie-Passementerie

C. A. Favre

Rue de l'Hôpital 22 - Neuchâtel

Pendant quelque temps

Belle occasion en

CORSETS

PRIX MODÉRÉS 3564

Les

Poudres Oméga

ce remède merveilleux contre toutes espèces de maux de tête, névralgies, migraines, rhumatismes, grippe, etc.

ont été imitées

par des commerçants peu scrupuleux. C'est le sort de tous les produits dont l'efficacité est démontrée.

Nous engageons le public à toujours exiger

Les véritables Poudres OMÉGA

portant sur chaque paquet la signature de l'inventeur.

En vente à 20 ct. la poudre et fr. 1.50 la boîte de 10 poudres dans les trois officines des 5228

Pharmacies Réunies

Béguin, Matthey, Parel

La Chaux-de-Fonds

A louer de suite ou pour fin Octobre prochain, rue Numa-Droz 100 un logement de 4 chambres, corridor et dépendances. — S'adresser à Albert Barth, rue Daniel JeanRichard 27. H-22363-C 5437

Poussette de chambre et berceau sont demandés à acheter. — Faire offres et prix à M. Alf. Musy, **Ponts-Martel.** 5422

Névralgies
Influenza
Migraines
Maux de tête

CACHETS

antinévralgiques

MATHEY

Soulagement immédiat et prompte guérison, la boîte **fr. 1.50.**

Pharmacies Réunies

La Chaux-de-Fonds 3836

BOUGIES

à **10** et **20** centimes la pièce

au Magasin

De Vincenti-Guido

Comestibles et Produits d'Italie

4, Docteur Schwab, 4 5415

ST-IMIER

Tapissier-Matelassier. Remontages de lits et meubles en tous genres. Stores. — Se recommande, J. Sauser, tapissier, rue du Puits 18. 5389

Chien. A vendre un bon chien de garde croisé Saint-Bernard, avec niche. Prix 30 fr. — S'adresser **Sagne-Eglise 145,** à gauche.

Etat-civil de La Chaux-de-Fonds

Du 1er septembre 1914

Naissance. — Brandt, Germaine-Blanche, fille de Léopold-Adrien, remonteur, et de Blanche-Julia née Parel, Neuchâteloise.

Etat-civil du Locle

Du 29 août 1914

Naissance. — Emile-Henri-Ernest fils de Emile-Henri Tinguely, horloger, et de Louise-Marguerite née Portner, Fribourgeois.

Décès. — 1529. Godel née Jeanneret-Gris, Louise-Bertha, âgée de 46 ans Fribourgeoise. — 1530. Maspoli née Tarchini, Ursule, âgée de 73 ans, Tessinoise et Neuchâteloise.

Les annonces

de la **SENTINELLE** sont reçues chaque jour à la

Librairie Coopérative

Léopold-Robert 43, Chaux-de-Fonds

reviendras seule, ni te tromper, ni questionner aucun passant.

Afin de laisser librement s'exercer sa faculté, d'observation, l'homme ne lui parla plus.

Ils tournèrent les Arènes, suivirent un dédale de petites rues, puis se trouvèrent sur une large avenue.

Quelques feuilles persistaient encore sur les micocouliers plantés en double rang le long de chaque trottoir. A travers les branches, vers le couchant, le ciel paraissait en or.

La lente vie méridionale arrêtait sa nonchalance, sur les bancs poussiéreux, dans le ciel tiède.

Des gamins, jouant au bouchon, regardèrent avec stupeur les deux Russes qui traversaient en ligne droite, sans se soucier de les interrompre. Des indigènes eussent fait le détour, si encore ils ne se fussent attardés à juger les coups.

Au delà de l'avenue des Alyscamps, une espèce de sentier, tout de suite, les conduisit dans un endroit sauvage.

Des eucalyptus, avec leur feuillage métallique et sombre, faisaient brusquement la nuit.

Les pieds butaient sur un terrain inégal. A gauche, Katerine vit s'ouvrir en contrebas une espèce d'esplanade herbue et briller l'eau d'un réservoir.

Puis la pente s'accentua. Par une barrière ouverte, on franchit la voie du chemin de fer.

Quelques pas encore...

Katerine s'arrêta, jetant une sourde exclamation, — saisie par l'étrangeté de la perspective, — un peu terrifiée, mais surtout bouleversée, au fond de son âme sauvage, par une involontaire admiration.

Emouvante poésie, capable de l'arracher à elle-même, dans une telle heure!

Des arbres, des pierres sépulcrales, une église en ruines... Une longue avenue, baignée par un glauque crépuscule, tandis, qu'au fond, sur l'or du couchant, à travers les branches nues et noires,; pleuvaient les roses des parterres mystiques, des roses de sang et de feu.

Jamais, jamais plus, l'allée triste et magnifique, l'Allée des Tombeaux, suprême vestige des Alyscamps d'Arles, n'arrachera aux lèvres des hommes ce cri, dont la surprise de leurs coeurs saluait sa funèbre beauté.

Les énormes peupliers centenaires, qui, même en ce jour de décembre, amaigris, défeuillés, formaient encore une double muraille, si majestueuse, au-dessus des sarcophages alignés, — ces peupliers, semblables à des cyprès géants, tels qu'on en voit dans les sublimes jardins de la villa d'Este, près de Tivoli, et dans les jardins Giusti, à Vérone, ont été coupés durant l'automne de 1909.

Non pas entièrement, mais à la moitié de leur hauteur, Leurs cimes aiguës, tombées pour toujours, ont brisé dans leur chute l'enchantement. Qu'est devenu ce lieu incomparable, aujourd'hui dépourvu de leur élan, de leur frisson, de leur ombre, de leur enivrante nostalgie?

Devant les yeux de la fille des steppes, ils se dressaient encore, tandis qu'à leurs pieds se pressait la foule des sarcophages.

Au bout de la mélancolique avenue, l'église Saint-Honorat, sa tour romaine, ses cintres à jour, ses arceaux croulants, découpaient, ruine précieuse comme un bijou, leurs formes charmantes, sur un ciel d'une flamboyante douceur.

— Où sommes-nous? Est-ce un cimetière?... balbutia Katerine.

Emue, recueillie, sa voix n'exprimait plus la crainte, mais l'extase qu'il y aurait à mourir là. Par une réminiscence qu'elle ne s'expliquait pas, les horizons sans bornes du Dnieper, les soirs déchirants où le soleil meurt dans les brumes de pourpre, au lointain des solitudes, lui oppressaient l'âme, comme dans sa petite enfance. Les années infâmes de sa vie s'effacèrent, dans l'absolution de l'émoi surhumain. Un sanglot creva sur ses lèvres.

— Viens, dit Flatcheff, qui lui saisit le poignet.

Elle se laissa faire, souhaitant qu'il eût résolu de la tuer là.

Mais il la conduisait dans un chemin pire que celui de la mort.

Bientôt, tous deux marchèrent parmi l'immobile armée des sépulcres.

La multitude, l'énormité de ces cuves de pierre, stupéfiaient la jeune femme.

Un grand nombre étaient béantes et vides.

D'autres s'écrasaient sous leur couvercle massif.

Quelques-unes s'élevaient sur un piédestal.

Et il y en avait d'orgueilleuses, enfermées entre des grilles, à l'abri d'une chapelle intacte.

Pas un être vivant, sauf les deux Russes.

Les Alyscamps sont un des lieux les plus solitaires du monde.

Quand un voyageur n'y promène pas sa

rapide curiosité, personne ne s'y aventure.

Les Arlésiens, qui laissèrent saccager leur nécropole fameuse par le tracé de la voie ferrée, par la construction d'une usine à gaz, et — tout récemment — par ce sacrilège, la décapitation des peupliers, les Arlésiens, qui firent commerce des sculptures funèbres, qui vendirent aux antiquaires les reliques de leur passé, évitent la désolation de cette avenue, où ils ne rencontrent que des remords et le fantôme gémissant de la Beauté.

— Regarde bien où tu es maintenant, ordonna Flatcheff, arrêtant soudain sa compagne. Tu as des points de repère... Tiens, ce caveau, avec sa flèche gothique, au bord même de l'avenue. Il sera très distinct, ce soir. La lune l'éclairera en plein, tandis qu'ici, en face, nous serons dans l'ombre. D'ailleurs, dès que je t'apercevrai, je sifflerai... comme cela.

Il émit une modulation perçante. Des chauves-souris s'effarèrent. Un faible écho répondit.

Docilement; Katerine examinait les objets d'alentour pour se rappeler.

Elle arrivait à un endroit où la ruine et la solitude devenaient le hideux abandon. Des détritus de l'usine à gaz, amoncelés contre une barrière vermoulue, s'épandaient jusqu'auprès des pierres sacrées.

Des odeurs méphitiques flottaient.

De là, dans le soir vert, on distinguait l'effroyable laideur des dégagements et des dégorgements de l'usine. Le mirliton gigantesque de sa cheminée, crachant une fumée aux volutes lourdes, opaques, infectes, narguait par sa hauteur l'élégance fuselée des nobles arbres. Il semblait perversement leur envoyer ses immondices, que les ondulations de l'air portaient vers eux.

Fâcheux symbole.

Katerine, suffoquée par l'âcre odeur, s'appuya contre un sarcophage.

Ce mouvement lui fit remarquer de surprenants détails.

Le couvercle de ce sarcophage, — formidable masse de pierre, — baillait comme celui d'une boîte qu'on entr'ouvre.

Deux rondins de bois, placés verticalement entre son rebord et le rebord de la cuve, le maintenaient ainsi soulevé.

Autour de ces rondins, de fortes cordes étaient enroulées et liées, dont la libre extrémité pendait en dehors. Et cette disposition semblait faite pour qu'en tirant vigoureusement et simultanément les cordes, les rondins arrachés laissassent retomber le poids écrasant du couvercle.

Des outils, un cric, des leviers, rangés tout près, attestaient un travail récent. Enfin, un sac gonflé d'une poudre blanche, qui parut à Katerine du plâtre, se dissimulait mal parmi des éboulis tout proches.

— Quel est donc l'ouvrage qu'on fait là? demanda-t-elle, frissonnante d'un pressentiment sinistre.

— Tu le verras cette nuit, prononça Flatcheff.

Et il eut un sourire abominable.

— Cette nuit?

— Oui, puisque tu viendras. Tu nous rejoindras ici, — pas avant une heure du matin, à cause de ces imbéciles d'Anglais, qui choisissent toujours le clair de lune pour visiter les Alyscamps. Mais, à partir de minuit, — quand les douze coups ont sonné pour les amateurs de spiritisme et d'apparitions, — plus personne. Tu nous trouveras, moi, Kourgane et Sémène.

— Pourquoi faire?

— Tu le verras... je te dis. Ah!... tu nous amèneras l'enfant.

— L'enfant? répéta Katerine, défaillante.

— Oui. Toi seule le peux. Tu demanderas à Mauricette de le coucher dans ta chambre. J'ai suggéré le changement au pays. Ça l'amusera. Il aime que tu l'endormes avec les chants de la steppe. Tu lui promettras une histoire de loups. Rien n'est plus facile. Mauricette a confiance en toi.

— Mais il criera, il appellera.... balbutia Katerine.

— Tu l'emporteras tout endormi. S'il est trop lourd, tu le mettras ensuite à terre. Mais jusqu'au tournant des Arènes... un poussin de quatre ans — tu es assez forte.

— Mon Dieu! cria la malheureuse fille, dont les yeux s'élargissaient d'épouvante. Vous voulez le tuer!...

— Qu'est-ce que ça peut te faire, à toi? riposta brutalement Flatcheff.

— Un enfant!...

— Il ne souffrira pas. Un tour de pouce, fit-il, en avançant le seul qu'il eût encore, — un horrible pouce, à la première phalange trop longue et spatulée — puis, houp! là-dedans, avec ce sac de chaux versé dessus, et le couvercle retombe... Il faudra mille ans pour retrouver sa trace....

Le misérable désignait la monstrueuse cuve de pierre, avec sa cavité bâillante.

L'imagination horrifiée de Katerine y fit glisser le petit corps....

De la chaux...

Il avait pensé à cela, l'infernal scélérat, à cette substance insinuante, corrosive, qui,